

Québec français

Chanson d'Amérique

Gilles Perron

La francophonie dans les Amériques
Number 174, 2015

URI: id.erudit.org/iderudit/73644ac

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN 0316-2052 (print)
1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Perron, G. (2015). Chanson d'Amérique. *Québec français*, (174), 72-73.

Tous droits réservés © Les Publications Québec français, 2015. This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online. [<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>]



This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research. www.erudit.org

Chanson d'Amérique

GILLES PERRON *

*Il n'est chanson de moi
Qui ne soit toute faite
Avec vos mots vos pas
Avec votre musique*

GILLES VIGNEAULT

LA NOUVELLE FRANCE

Quand Samuel de Champlain s'amène en 1604 en Acadie, puis qu'il pose les bases de la Nouvelle-France à Québec, quatre ans plus tard, s'il amène avec lui le rêve français d'expansion et de richesses, il amène aussi, parmi les fondements de l'identité francophone d'Amérique, des chansons dont beaucoup se sont frayé un chemin jusqu'à nos jours.

Dès 1606, à Port-Royal, Champlain, qui sait toute l'importance de relever le moral des colons qui découvrent la dureté du pays, fonde l'Ordre de bon temps. La nourriture est au centre de ce « club social », mais au-delà du repas, c'est de l'importance de la fête qu'il s'agit et, pour ce faire, la soirée se termine toujours en musique et en chansons.

Les patois des colons, originaires de diverses régions de la France, seront fédérés par la langue française, et les chansons, chantées autour d'un feu ou en ramant sur les rivières, serviront à définir l'identité nouvelle, alors que les Français de la Nouvelle-France, dès la première génération née sur le nouveau territoire, deviendront des Canadiens. On commence par adapter des chansons françaises à notre réalité, et cela même après le Traité de Paris : par exemple, « Sur la route de Louviers » devient « Sur la route de Berthier ». « À la claire fontaine », chantée par les hommes de Champlain, et encore aujourd'hui aussi bien en Amérique française qu'en France, est identifiée à partir du XIX^e siècle comme le chant national des Canadiens français¹. En parallèle et à peu près en même temps, « L'alouette² » devient aussi un autre chant emblématique du Canada français.

Dès le début, le folklore français a nourri les colonies, qui l'ont chanté au gré des adaptations à l'usage et aux valeurs. Mais les habitants n'ont pas tardé à créer des chansons qui leur ressemblent, racontant les événements aussi bien que le quotidien. La plus ancienne chanson identifiée par les folkloristes aurait été recueillie par Marius Barbeau en 1946 : elle relate l'affrontement entre Phips et Frontenac devant Québec en 1690, et aurait été transmise depuis la bataille avec les inévitables transformations d'usage dans la tradition orale. Chansons de métiers ou du quotidien, chansons de canotiers ou chansons historiques, politiques ou patriotiques, la Nouvelle-France et sa descendance se racontent sur fond musical. Ainsi, le premier succès international canadien sera, au XIX^e siècle, « Un canadien errant », d'Antoine Gérin-Lajoie, qui y raconte la grande tristesse des patriotes condamnés à l'exil après les insurrections de 1837-1838.

L'AMÉRIQUE FRANÇAISE

Le Québec

Jusqu'à l'arrivée de l'enregistrement sonore au début du XX^e siècle, la chanson, même lorsque l'auteur en est connu, demeure de tradition orale et donc changeante. Avec l'arrivée du disque, puis de la radio, qui amènent une diffusion plus large et plus rapide, elle devient figée et associée à un interprète. La Gaspésienne Mary Travers, qui sera célèbre sous le nom de La Bolduc, écrit des chansons populaires aux tonalités orales, sur des airs d'inspiration folklorique. En pleine crise économique, elle décrit la misère, mais garde toujours une perspective optimiste : « Ça va venir, pis ça va venir ° Mais décourageons-nous pas », chante-t-elle, en insistant sur le fait qu'il « faut bien donner le temps ° Au nouveau gouvernement » (« Ça va venir découragez-vous pas », 1930).



Mary Travers

La chanson québécoise naît véritablement avec Félix Leclerc qui, par le succès qu'il connaît dès 1951 dans toute la francophonie, devient en quelque sorte le père fondateur de toute la chanson canadienne-française. Le pionnier Félix, qui chante la nature, est, dès ses débuts, résolument moderne, tant dans ses textes que par ses musiques aux influences américaines et européennes. Suivront dans les années 1950 et 1960 les Raymond Lévesque, Claude Léveillé, Jean-Pierre Ferland, Clémence DesRochers, Gilles Vigneault, Jean-Paul Filion et combien d'autres grandes figures qui trouveront une place durable dans l'histoire contemporaine de la chanson québécoise.



Félix Leclerc

En 1968, Robert Charlebois amorce un virage qui culmine avec le spectacle *l'Ostidcho*, dans lequel ses chansons font le pont entre les « yéyés », qui s'inspirent des succès américains ou britanniques, les traduisant ou parfois même les copiant, et la chanson à texte, qui prétend à des qualités poétiques. Pour Robert Léger, ce spectacle



L'Osstidcho



Beau Dommage



CANO

marque pour la chanson québécoise un moment « aussi important que le triomphe de Félix Leclerc à Paris³ ». Charlebois fait entrer la chanson dans une modernité langagière, y ramenant le langage populaire évacué depuis la Bolduc, et imposant en français des sonorités électriques et contemporaines qui trouvent écho sur tout le territoire américain. Avec lui, c'est également l'arrivée durable de l'urbanité dans la chanson québécoise.



Robert Charlebois

Les années 1970 verront, pour leur part, l'émergence de groupes, qui correspondent à l'évolution du besoin d'affirmation collective, et qui confirment l'intérêt nouveau pour une orchestration élaborée : Beau Dommage chante le quotidien de la ville, Octobre dénonce toute forme d'aliénation, Harmonium aspire à l'intériorité et interroge les voies de la sagesse, les Séguin cherchent leurs racines entre autres dans le mouvement du retour à la terre. Et tous, seuls ou en groupe, expriment la diversité de ce Québec en pleine ébullition dans les années 1960 et 1970. La prise de parole passe par le politique, mais aussi par la poésie, et beaucoup par la chanson.

Les années 1980, après le premier référendum sur l'indépendance, sont plus sages et moins innovatrices, mais, dès les années 1990, l'ébullition créatrice reprend, qui dure encore à ce jour. Les artistes qui proposent une chanson originale, anciens qui prolongent leur carrière ou nouveaux venus qui y prennent leur place, sont évidemment beaucoup trop nombreux pour être énumérés ici.

L'Acadie et la Louisiane

Des minorités francophones d'Amérique sont aussi issues des voix originales, certaines connaissant un succès appréciable dépassant leur région d'origine. En Acadie, la survivance est célébrée depuis Moncton (N.-B.) dans les disques du groupe 1755, bien ancré dans



Lisa Leblanc

les années 1970 et pas du tout passéiste ou revancharde malgré son nom, qui évoque la déportation (le Grand Dérangement). Du Nouveau-Brunswick également, Calixte Duguay, plus classique dans sa musique comme dans sa poésie, fera découvrir les aboiteaux à ses contemporains, alors qu'Édith Butler inscrira Paquetville dans la géographie de la chanson francophone au même titre que Gilles Vigneault l'avait fait pour Natashquan. Plus récemment, le

succès de Lisa Leblanc ou des Hay Babies a ravivé l'intérêt pour la chanson acadienne contemporaine.

De l'Île-du-Prince-Édouard, les « bleus » entraînants d'Angèle Arsenault séduisent dès 1975. Et venu de Louisiane à peu près en même temps, Zachary Richard connaît un très grand succès hors de ses frontières ; discret dans les années 1980, il revient en force à la fin des années 1990.

L'Ontario et l'Ouest canadien

De l'Ouest canadien, la figure la plus connue demeure le Manitobain Daniel Lavoie. Il faut aussi mentionner, de Saskatchewan, le groupe familial Hart Rouge (issu de Folle Avoine), ou encore, parmi les artistes actuels moins connus hors de leur province, le groupe Chic Gamine (Manitoba), les Albertains Mireille Moquin et Paul Cournoyer, ou les Fransaskois Alexis Normand et Shawn Jobin.

L'Ontario, géographiquement plus proche du Québec, a accès plus facilement au marché québécois. Garolou, CANO ou Robert Paquette y ont précédé Damien Robitaille, fort populaire aujourd'hui. L'anglophone Andrea Lindsay, pour sa part, a choisi de chanter en français et le fait avec brio et succès.

CHANSONS D'AMÉRIQUE

Dans ce court survol de la chanson francophone d'Amérique, on remarquera qu'il y a beaucoup d'absents, chez les « classiques » et plus encore chez les plus jeunes : c'est un signe de santé que de constater que le nombre en est trop grand pour tenir en si peu de mots. Cette chanson, qui naît partout où on parle français, s'exprime désormais dans tous les styles, conventionnels ou contemporains : hip hop ou indie rock, folk ou progressive, pop ou d'inspiration folklorique, bluesée, country ou jazzée, la musique qui lui donne corps est à la fois de partout ou d'ici, pour décrire, comme le chante Richard Séguin, les « journées d'Amérique ». *

* Cégep Limoilou

Notes

- 1 Par la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal, en 1878.
- 2 Cette alouette, dont le destin en chanson était d'être entièrement déplumée, se révoltera dans « L'alouette en colère » (1972) de Félix Leclerc.
- 3 Robert Léger, *La chanson québécoise en question*, Québec Amérique, Montréal, 2003, p. 68.